

Sylvie FREYERMUTH, Jean-François P. BONNOT, *Des personnages et des hommes dans la ville. Géographies littéraires et sociales*

Berne, P. Lang, 2014, 522 pages

Stéphanie Bertrand



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10647>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.10647

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2016

Pagination : 477-478

ISBN : 9782814302839

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Stéphanie Bertrand, « Sylvie FREYERMUTH, Jean-François P. BONNOT, *Des personnages et des hommes dans la ville. Géographies littéraires et sociales* », *Questions de communication* [En ligne], 29 | 2016, mis en ligne le 30 juin 2016, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10647> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.10647>

Guerre mondiale, Paris, Ed. Le Seuil, 2006) – ou encore médiologique – tel la livraison « Croyances en guerre » des *Cahiers de médiologie* (8, 1999) – la bibliographie cumulée par les auteurs constitue un outil précieux dans les domaines anthropologique, historique, sociologique, politique et sémiologique. Dès lors, *Vies d'objets, souvenirs de guerre* constitue une lecture à recommander à ceux qui souhaitent mieux percevoir la force et les effets des objets et mieux comprendre ce que ceux-ci enseignent sur nos différentes formes de co-existence avec eux.

Axel Gryspeerdt

Lasco, Université catholique de Louvain, B-1348
axel.gryspeerdt@uclouvain.be

Sylvie FREYERMUTH, Jean-François P. BONNOT, Des personnages et des hommes dans la ville. Géographies littéraires et sociales
Berne, P. Lang, 2014, 522 pages

Au sein des nombreuses publications ou manifestations scientifiques consacrées ces dernières années à la ville, en littérature comme en sociologie, l'ouvrage coécrit par Sylvie Freyermuth et Jean-François P. Bonnot se distingue par son approche pluridisciplinaire, mais aussi par la nature et l'ampleur du corpus étudié. Œuvres littéraires, traités de géographie, manuels d'histoire, extraits de journaux, textes philosophiques et films constituent le cœur du corpus, dans un contexte principalement européen (outre la littérature française, de Jules Romains et Jules Verne à Michel Houellebecq en passant par Jean-Jacques Rousseau, de nombreux exemples émanent de la littérature allemande, italienne, autrichienne, mais aussi, pour quelques-uns, de la littérature américaine et canadienne) et pluriséculaire (du XVIII^e au XXI^e, les deux derniers siècles demeurant majoritaires). Œuvre-somme, l'ouvrage vient couronner les recherches effectuées dans le cadre du programme de recherche international « Reconstructions littéraires françaises et francophones des espaces sociopolitiques, historiques et scientifiques de l'extrême contemporain » (LociLitt), lequel a notamment donné lieu à deux colloques dont les actes ont été publiés chez le même éditeur, la même année (*Ville infectée, ville déshumanisée ; Malaise dans la ville*). Ambitieux, l'objectif que se sont fixé les auteurs est de « construi[re] des fragments d'une histoire littéraire et sociale de la cité » (p. 15). Ceci les conduit à alterner rappels ou passages théoriques, parcours transversaux des œuvres et « études de cas ». Mettant à distance l'approche « sémiotique, y compris [...] la sémiotique dite urbaine », mais aussi le « structuralisme radical » (p. 145), les deux auteurs empruntent leurs méthodes aussi bien à la littérature, à la linguistique, à la philosophie qu'à la sociologie et à l'ethnologie – la conséquente

bibliographie donnant de ce point de vue un bel aperçu des multiples et solides références sur lesquelles ils s'appuient, ou qu'ils mettent précisément à distance.

C'est bien dans la remise en cause d'un certain nombre de notions de sociologie ou géographie urbaines que réside l'un des premiers intérêts de l'ouvrage : du « non-lieu » à la « désaffiliation », en passant par la « postmodernité », Sylvie Freyermuth et Jean-François P. Bonnot interrogent les concepts autant que les corpus. Organisé en quatre parties présentées comme « complémentaires » (p. 17), l'ouvrage examine sous différents angles le lien que l'individu entretient avec la ville. Une première partie envisage d'emblée la dimension dysphorique de ce lien : le rapport de l'individu à la ville industrielle et postindustrielle apparaît spontanément, dans les textes littéraires comme dans les analyses sociologiques, sous le signe du « danger social », de l'« exclusion », de l'« errance ». Si ces perspectives ne sont pas neuves (les analyses de Marc Augé ayant suscité, comme le rappellent bien les auteurs, nombre d'études illustratives), l'originalité de l'analyse tient précisément à la manière dont la notion de « non-lieu » se trouve mise à distance, par le rappel de sa relativité et de sa nécessaire inscription dans un « point de vue » (p. 109). Si les deux auteurs rejoignent alors la position de Sabine Vassart, laquelle considérait que « l'espace habité ne se réduit pas à ses simples propriétés métriques ou esthétiques parce qu'il se charge de significations liées aux représentations que l'habitant s'en fait et aux expériences émotionnelles dont il est investi » (citée p. 123), c'est pour mettre en évidence, à travers des exemples dont l'impressionnante variété illustre « l'encyclopédie » des auteurs, la force des représentations presque mythiques ou sacrées qui gouvernent le lien que l'individu entretient avec son espace d'habitation urbain, fût-ce, comme le clochard Christian dans *Paris Gare du Nord* de Joy Sorman (Paris, Gallimard, 2011), un photomaton.

La deuxième partie, « Systèmes urbains et superposition des traces » interroge la ville dans ses enjeux spatiaux-temporels : c'est cette fois l'imaginaire de la construction urbaine, du plan de la ville à l'échelle du quartier, en passant par la représentation des « vieilles mesures » (p. 163), qui se trouve scruté. L'originalité de l'analyse réside une fois encore dans le changement de perspective : tandis que la sociologie et la géographie urbaines tendent à privilégier le seul examen spatial, celui d'une « ville-réseau » ou d'une « ville-système » (p. 152), Sylvie Freyermuth et Jean-François P. Bonnot interrogent surtout la profondeur, la « superposition des traces » (p. 137). Cette ville-palimpseste permet dès lors de dévoiler

une « mémoire des lieux » qui inscrit l'habitant des villes dans une « continuité mémorielle, même si, le cas échéant, [il] ne se perçoit pas [lui]-mêm[e] en tant que dépositaires d'un tel patrimoine » (p. 261). Le parcours diachronique proposé par les critiques, s'agissant, notamment, de l'évolution des plans des villes, confère une profondeur supplémentaire à l'étude en superposant mémoires urbaine et textuelle. Avant de mettre en évidence, dans une dernière partie, les « frontières symboliques » de la ville à partir de l'exemple aussi atypique que stimulant de la « Cité des princes » dans les années 60, la troisième partie propose une pertinente réactualisation de la représentation topique de la ville comme organisme. En empruntant leur vocabulaire à l'imaginaire décadent, les auteurs mettent en évidence la manière dont le fonctionnement urbain relève désormais, dans la réalité comme dans sa représentation, d'une forme de nosographie.

Malgré la convergence affichée des quatre parties de l'ouvrage vers (la représentation de) l'aliénation de l'habitant de et dans la ville, il n'est pas toujours évident de suivre le fil rouge urbain ou périurbain ; Paris aussi bien que Florange servent d'ailleurs de support à l'analyse. De fait, l'adjectif *urbain* doit bien être entendu au sens que lui conférait Henri Lefevre (pour lequel il désignait également des « individus qui, tout en se situant dans des lieux géographiquement orientés vers le pôle "campagne", n'en sont pas moins porteurs de valeurs urbaines », cité p. 55). Dès lors – et c'est sans doute dans cet autre fil rouge que réside encore un intérêt de l'ouvrage –, l'étude, synchronique comme diachronique, des espaces citadins et des valeurs urbaines proposée par Sylvie Freyermuth et Jean-François P. Bonnot est une manière de questionner, y compris dans sa dimension linguistique, l'imaginaire des racines, c'est-à-dire la question – combien actuelle – de l'appartenance » (p. 193 notamment).

Si la grande richesse théorique de l'ouvrage comme le foisonnement des exemples de tous bords constituent son grand mérite, ils représentent sans doute aussi sa limite lorsque la démonstration, soucieuse d'exemplifier avec précision, accumule les citations ; mais c'est peut-être que l'ouvrage appelle une lecture moins linéaire que simultanée des différents plans qu'il déploie, à l'image de cette « ville-système » (p. 152) protéiforme et pluridimensionnelle que les auteurs se sont minutieusement attachés à décrire et problématiser.

Stéphanie Bertrand

Écritures, université de Lorraine, F-57000
stephanie.bertrand@gmail.com

Charles GUÉRIN, *La Voix de la vérité. Témoin et témoignage dans les tribunaux romains du I^{er} siècle avant J.-C.*

Paris, Éd. Les Belles Lettres, coll. Mondes anciens, 2015, 424 pages

Du plus haut intérêt, l'ouvrage devrait retenir l'attention des historiens de la Rome républicaine et impériale, mais aussi de tous ceux qui, spécialistes des sciences du langage, du littéraire, de l'information et de la communication, voire du droit, s'intéressent à la notion de témoignage, ici abordée au prisme du témoignage judiciaire dans les tribunaux romains du I^{er} siècle avant notre ère. À vrai dire, c'est une gageure (qui fait ressortir les mérites de l'auteur), car témoigns et témoignages sont les grands absents des corpus oratoires républicains et des doctrines rhétoriques contemporaines, puisque ces deux sources privilégient l'image de l'orateur qui remporte ses procès par la seule force de son verbe, à travers sa plaidoirie, nommée *oratio continua* parce que le discours n'est pas interrompu. Cette exclusion (excepté dans la *Rhétorique* à Herennius, et, après l'époque républicaine, dans *L'Institution oratoire* de Quintilien) est accrue par le caractère massif des sources cicéroniennes, centrées, plus que d'autres, sur la promotion personnelle de l'orateur. Elle tient aussi à un embarras théorique et argumentatif qui pousse à évacuer le témoin, comme les *realia*, parce qu'ils sont considérés comme des entraves à l'imagination narrative et argumentative au fondement de l'*oratio continua*. De fait, le témoin pose problème, et d'abord un problème théorique : on pourrait considérer que le témoignage sous-tend(ra)it une position anti-rhétorique extrême : la voix des faits, qui dit la vérité, a-t-elle besoin d'artifices rhétoriques pour dire ce qui s'est passé ? Les Romains sont convaincus que oui, et, en conséquence, ils inscrivent la voix du témoin dans l'*oratio continua* qui, seule, érige un fait vu en preuve discursive.

Mais le témoin pose aussi bien des problèmes pratiques, car le témoin présent au tribunal influe sur le cours des choses : cela vaut non seulement pour celui défendu par l'orateur (dont la performance peut ou non contrarier les plans de ce dernier) lors de l'interrogatoire (*interrogatio*), mais davantage encore pour ceux cités par la partie adverse, que l'avocat tente de déstabiliser dans son contre-interrogatoire, sans être assuré de sortir vainqueur de la confrontation. Ainsi la présence physique du témoin bouleverse-t-elle la nature du travail de l'orateur, qui doit préparer ce dernier en amont pour que son témoignage soit le plus efficace possible et qui doit aussi, au tribunal, mener le dialogue, conduire le témoin à révéler ce qu'il sait, endormir la méfiance des témoins adverses, leur tendre des pièges, tout en ne nuisant pas à sa propre image professionnelle auprès des juges et du public.